

«pauvre diable» malheureux, souligne en effet l'objet principal du roman.

BIBLIOGRAPHIE

FERRON, Jacques (1969) *Le ciel de Québec*, Montréal, Éditions du Jour, 403 p.

Pamela V. Sing
Faculté Saint-Jean

**VIOLY, Christian (2002) *Avant la chute*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 61 p.
[ISBN: 2-921353-86-5]**

Le jeune poète québécois Christian Violy publie son deuxième recueil de poésie aux Éditions des Plaines alors qu'il est coordonnateur du Centre de communication orale et écrite (service d'encadrement linguistique) et chargé de cours à la Faculté Saint-Jean (*University of Alberta*). Son premier recueil, *Les silences immobiles* (Violy, 2000), souligne avec émotion les sentiments de perte qu'une personne ressent au départ d'un être cher.

L'unité thématique que constituaient ces poèmes cherchant à exorciser un vide ressenti comme une difficile absence silencieuse se retrouve aussi dans le deuxième recueil de Christian Violy. *Avant la chute* se divise en deux parties plus ou moins égales et inclut également, à la fin, un court texte en prose qui, à cause du style et des thèmes abordés, ne peut être placé sur le même plan que les poèmes. Ceux-ci traitent presque tous d'une forme de perte qui suscite une impression d'aporie qui n'est pas toujours évidente, et ce sera donc l'idée de la chute, dans toutes les acceptions du terme, qui a inspiré l'auteur. Toutefois, si on ne connaît pas l'origine du mal, parce qu'on n'aurait pas par hasard assisté au lancement ou lu des entrevues accordées par l'auteur à l'occasion de la parution de son livre, il serait peut-être difficile pour les lecteurs de deviner de quel malheur il s'agit exactement. Celui lié à la perte l'innocence, sans doute, et à la perte de la confiance ou de l'estime de soi.

Lors de la parution du livre, on pouvait lire sous le titre: «La poésie taboue» que «Christian Violy sème la controverse

avec la sortie de son deuxième recueil de poèmes *Avant la chute*. Il y aborde un sujet universel et tabou qui n'a pas fini de faire jaser» (Roch, 2002, p. 20). Il s'agit du viol et de l'inceste, car «[c]e livre est un hommage à mes amis qui ont vécu ce genre d'expérience, explique l'auteur» (Roch, 2002, p. 20). Nous ne retrouvons aucun de ces termes – viol ou inceste – ni aucune référence à l'abus sexuel dans l'ensemble du recueil. Pourtant, même sans avoir cette clef qui permet de bien comprendre certaines allusions, nul ne pourra nier que la plupart des textes évoquent le regret, la tristesse, voire parfois une hargne sauvage et crue. Quant à la qualité subversive ou controversée de cette poésie, telle que suggérée par la journaliste, elle ne l'est que par le sujet traité, non par la façon de l'aborder. Une grande mélancolie se dégage au fil des pages, et la force subtile des vers est attribuable non seulement au désir qu'a l'auteur d'exprimer avec sensibilité le désarroi ressenti après une grande blessure, mais aussi à un habile agencement d'images et de symboles récurrents. Les mots employés touchent souvent le cœur et l'esprit mais, parfois, ils divaguent et restent insaisissables...

La première partie est précédée d'une dédicace et d'un poème liminaire qui donnent le ton: il s'agit de vivre avec le passé, de retrouver la paix et la sérénité. Le «je» utilisé dans le premier poème, souligne son rôle d'observateur et d'intermédiaire privilégié. Il répète à plusieurs reprises: je me souviens. Ces mots servent d'introduction, laissant présager que la suite constitue un peu la remémoration de ce qu'il a connu. Le symbole du fleuve, repris sous d'autres termes – rivière, flots, mer –, illustre bien la thématique de la vie, et la parole du poète saisira au passage tous les reflets de ce qu'elle nous offre au cours de notre long voyage. Le parcours ne se fait pas sans heurts, un autre champ lexical prédominant y est lié: on échoue comme des naufragés, ici et là, sur des cotillons, là où l'horizon fuit, aux frontières changeantes, dans des pays ou continents inconnus. La mémoire permet donc d'accéder à un monde qui n'est pas toujours beau et simple, et toute la première partie est consacrée spécifiquement au cas d'une personne spéciale, identifiée simplement comme «tu».

En effet, c'est avec cette Autre que le narrateur et le lecteur établissent un lien, une sympathie sous-tendue par plusieurs émotions mixtes. Ce sera la tristesse d'abord qui se

dégage des textes: l'enfance dépossédée, les points de repères qui s'estompent et la solitude sont des constats et des constantes dans la vie abîmée de la femme. Malgré des scènes d'intimité et de tendresse entre le «je» et le «tu», tout revient constamment au drame exposé en filigrane et lié à l'intimité violée: «au bout de ton oreiller» où tu rêves de cauchemars, où le corps, avec sa chair et son grain de peau, est hanté par un retrait imposé et un mutisme voulu. Le narrateur résume bien ainsi cet état d'être vécu par la femme, «tu connais la solitude» (p. 23).

Cette solitude, peinte comme une forme d'absence, n'empêche pas le narrateur, dans certains textes, de souligner à la fois la magie et le mystère de cet attrait indéniable qu'il ressent pour elle. Comme une étoile tombée, ou une déesse, elle est aimée. Or, l'impression de cet attachement surprend dans quelques poèmes car, inconsciemment, le désir une fois manifesté revient encore, malheureusement, à une autre forme de domination. Il déclare avec force: «je *te flingue* de bonheur» (p. 28, nous soulignons). Ne se rendant peut-être pas compte de la force destructrice de cette image, le narrateur cerne cet éternel paradigme qui lie Éros à Thanatos. Se servir d'un terme si violent («flinguer») pour parler de l'amour, c'est, il faut en convenir, déroutant. Et, dans le texte qui suit, l'auteur reprend inexplicablement ces mêmes images: «j'aimerais te respirer» (p. 29). Veut-il avaler, faire disparaître l'autre ou simplement se rapprocher davantage d'elle?

Certaines personnes diraient que la focalisation dans ces vers reste sans équivoque celle d'un homme; pourtant il est évident que le narrateur aime la femme. Il est peu probable qu'il ait consciemment voulu évoquer la force de ses sentiments de façon aussi paradoxale, ni qu'il ait voulu suggérer qu'il s'identifie à un agresseur, voire au violeur. Au contraire. Toutefois, l'ambivalence que nous pouvons ressentir en lisant ces vers mine sans doute la force qu'aurait voulu y imprégner le «je» en déclarant son amour à «tu». Par un simple choix de mots, il révèle le danger qui rôde toujours autour de la femme. Il s'avère que tout homme a le potentiel d'être celui qui viole ou tue, et ce, sans le savoir à cause d'une perception atavique de son rôle: il prend la femme alors qu'elle se donne à lui.

Or, en parlant d'elle, le poète évoque sa «dépouille» (p. 29), ses «mille morceaux épars» (p. 30), sa difficulté de la cerner, de l'aider. Puis, dans le poème qui suit, il affirme: «quelque chose m'empêchait de l'entendre» (p. 30). Ainsi, les poèmes évoquent très bien et avec beaucoup de sensibilité cette souffrance qui émane de celle qui est blessée et qui finalement crée le vide autour d'elle. Sa peine déteint sur tout, et le narrateur ne peut que tenter de comprendre sa réalité. Il propose, à la fin de cette première partie, comme dans le paroxysme du moment décisif, des vers où les images de couteaux, de griffes et des serres du fauve (p. 30) illustrent la brutalité d'un moment indescriptible. Il résume en deux mots que «tout mourrait» et contrairement à toute attente, tel le phénix, «tu as dansé jusqu'à l'aube» (p. 30). Cependant, en renaissant, la perte est évidente puisque le narrateur enchaîne en posant la question: «où donc étaient ton corps ton souffle» (p. 30). Désormais, même si la vie reprend, même si la «nuit cède[e] la place au jour» (p. 31), la chute, irrévocable et dévastatrice, a eu lieu. Comme un ange, «tu es descendue de ton ciel» (p. 31).

Dans la seconde partie, consacrée justement à la suite des événements, le lecteur est invité à vivre avec le narrateur ce que lui, plus précisément, ressent. Tous les textes sont écrits en offrant l'unique perspective du «je», mais on comprend vite que sa voix n'est qu'un écho de celle de l'Autre (dans le dernier texte il évoque explicitement le miroir). Il voit donc en «écarquillant ses yeux, avant de s'endormir», et la «plaie de [s]es paupières» (p. 35) rappelle sa meurtrissure. L'empathie est bien marquée par des images saisissantes. «Les cauchemars, les mascarades [...] reviennent me hanter» (p. 36). Cette identification intime au sort de la victime se traduit parfois par une versification hermétique, d'aucuns diraient déconcertante. Quelques vers semblent partir à la dérive sémantique, comme par exemple: «la chute contre ma bouche» (p. 47) ou «il y a un estragon pour rien» (p. 53); d'autres expressions offrent des juxtapositions inhabituelles, telles que «les volutes désespèrent» (p. 47), ou «mille feux célèbrent la nuit *désenchantée*» (p. 41, nous soulignons). Fort heureusement, ces images sont l'exception plutôt que la règle puisque ce sont plutôt les mots justes et les idées originales qui pourront émouvoir et guider le lecteur alors qu'il plonge

au fond de l'abîme de l'âme torturée et malheureuse de la victime. L'idylle du jardin d'Éden ne subsiste que dans le souvenir d'un autrefois qu'on ne cesse de rechercher.

La tendresse et l'urgence de certains poèmes saisiront l'imagination de chaque lecteur. Le recueil *Avant la chute* n'est pas autant un cri lancé pour semer la controverse qu'une douce et belle plainte où l'amour et la compassion illuminent un tableau assombri par la cruauté et l'injustice. Cette enfance trahie, cette innocence perdue, cette chute inexorable dans un vortex impitoyable de souffrances, bref toutes ses histoires doivent être racontées pour être partagées. Et la violence, ainsi mise à nue, sera un jour enrayée dans cet univers imparfait qui est le nôtre. Parvenu au dernier vers du recueil, nous avons appris, grâce à Christian Violy, «tout ce qui se passe en moi et cette enfance où j'ai perdu tout mon temps» (p. 53), et nous apprécions alors que seuls le temps et la poésie nous permettent d'aller au delà des drames de la vie.

BIBLIOGRAPHIE

- ROCH, Sylvie (2002) «La poésie taboue», *La Liberté*, vol. 89, n° 33, p. 20.
- VIOLY, Christian (2000) *Les silences immobiles*, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 89 p.

Lise Gaboury-Diallo
Collège universitaire de Saint-Boniface